

vaux en ont jusqu'au poitrail. Les blessés, je veux dire les fleurs, car les combattants s'en tirent avec un œil poché ou une égratignure.

D'âcres exhalaisons de fleurs expirantes montent dans l'air. On s'acharne, la victoire balance. Et quel fracas ! quels éclats de voix ! Le *th* anglais heurte le *Zou !* provençal, l'italien, le français, l'allemand s'unissent et se confondent dans le large rire de cinq ou six mille spectateurs.

Toute la population fixe et flottante de Cannes est accourue ! Toute ! Hélas ! il y a certains trouble-fêtes qu'on a écartés ; les voyez-vous, là-bas, au détour d'une rue, dans les carrefours, tous les mendiants, loqueteux, aveuglés, bancroches et culs-de-jatte ?..... Et Dieu sait s'il y en a, dans ce beau pays !

Et puis..... d'autres malheureux n'ont pas été conviés, et pour cause ! Tenez, toutes ces villas semées sur le penchant de l'Estérel ; j'en connais plus d'une, aux volets mi-clos, qui pourraient raconter de navrantes histoires. Derrière ces volets, étendus sur un lit de douleur.... Mais pardon, j'allais m'oublier....

Pendant ce moment de distraction, voici que la bataille touche à sa fin, on sonne la retraite, et les deux armées quittent d'un commun accord, en se faisant un geste amical, ce champ de bataille jonché de leurs fleurs, qu'elles se sont si chaudement disputé.

MARIO.

N. D. R.— C'est de France même, et de Paris, qui plus est, que nous est revenue la magnifique poésie de notre compatriote M. Adolphe Poisson : *Le Cheveu Blanc*, dont nous enrichissons aujourd'hui nos GERBES DE MODELES. Le fait d'avoir été remarquée et jugée digne de reproduction par l'*Echo de la Semaine*, de Paris, auquel nous l'empruntons à notre tour, est, pour cette pièce du poète canadien, le plus beau certificat de mérite, si l'on considère que cette revue ne publie, chaque semaine, que le dessus du panier des productions de la presse parisienne. C'est la deuxième fois que l'*Echo* publie une poésie de M. Poisson. La précédente pièce était *Brevis Vita*, du même.

LE CHEVEU BLANC.

Dépouille de mon front, parfois triste et brûlant,
 Je te tiens prisonnier, ô premier cheveu blanc !
 Es-tu né du travail ? Messenger de vieillesse,
 Avant l'heure viens-tu du printemps qui me laisse
 M'apporter sans pitié l'inconsolable adieu ?
 Ma jeunesse tient-elle à ce frêle cheveu ?
 Me dis-tu que la vie est un brillant mensonge
 Qui fuit comme au matin l'aile d'un joyeux songe ?
 Mais je suis jeune encor ! mais je sens dans mon cœur
 Si négligé longtemps, éclore le bonheur !